



La paix des Dames, un face-à-face féminin parmi les rencontres entre princes de la Renaissance

LA PAIX DES DAMES s'INSCRIT dans une pratique diplomatique qui connut son âge d'or à la Renaissance, les rencontres entre princes. La réunion de Cambrai se voulait d'ailleurs comme l'épilogue d'une entrevue entre souverains ayant mal tourné : celle qui avait mis en présence Charles Quint (fig. 1) et son prisonnier, François I^{er} (fig. 2), captif en Espagne en 1525-1526, et qui avait débouché sur le traité de Madrid. La non-observation des articles de celui-ci avait mené à un regain des Guerres d'Italie qu'il fallait enrayer, mais le rapport des deux monarques s'était trop détérioré pour qu'ils puissent se revoir en personne, d'où l'expédient d'envoyer Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche, leurs mère et tante respectives, parlementer à leur place à Cambrai, durant l'été 1529. Mais cette entrevue était-elle pour autant une rencontre au sommet ou les deux princesses jouaient-elles simplement le rôle d'ambassadrices de prestige ?

Pour le déterminer, les pages suivantes s'attacheront à replacer la paix des Dames dans le contexte plus large des rencontres entre princes de l'époque, afin de mieux saisir les spécificités de cet événement¹. Une première mise en contexte traitera de deux usages diplomatiques particuliers au croisement desquels se trouve la rencontre de Cambrai : les face-à-face princiers et la diplomatie féminine. Les actrices de la rencontre seront ensuite brièvement présentées, avant de passer à l'analyse du sommet lui-même, au moyen, entre autres, de certains récits de l'événement imprimés la même année².

Il ne s'agira pas de revenir ici sur le contexte politique de la paix des Dames, sur les détails de son déroulement ou sur la teneur des accords conclus, tous ces éléments étant bien exposés ailleurs³, mais d'insister sur certains éléments caractéristiques



Fig. 1 > Peintre anonyme des Pays-Bas du Sud, Portrait en médaillon de Charles Quint, dans Jean Franco, La genealogie de l'empereur Charles V^{me} de ce nom, de don Ferande, roy d'Ongrie et celle de madite dame, 1527-1530, Paris, BnF, ms. fr. 5616, f° 54v°, © BnF.

des rencontres entre princes : le défi logistique que représentaient ces grands événements diplomatiques, d'abord, et les questions d'affluence et de sécurité qu'ils impliquaient ; la symbolique de la mise en scène, ensuite, avec les constructions éphémères qui devaient souligner l'égalité (ou les rapports de force) entre les protagonistes.

La dimension publique et rituelle de l'entrevue sera ensuite analysée au travers de trois moments forts : l'entrée des deux négociatrices dans la ville et leur rencontre, le 5 juillet 1529 ; la célébration de la paix, le 5 août ; l'arrivée de François I^{er} à Cambrai, le 9 août. Ces trois épisodes permettront de s'intéresser plus particulièrement aux interactions entre les princes et aux gestes qu'ils échangèrent. Ce parcours à travers la rencontre de Cambrai permettra de s'interroger sur la nature exacte de cet événement exceptionnel que fut la paix des Dames – un sommet conçu et mené par deux femmes dans le dernier âge des grandes rencontres entre souverains.

LES RENCONTRES PRINCIÈRES

Pendant le haut Moyen Âge et le Moyen Âge central, la rencontre entre monarques était au cœur de la diplomatie européenne. Les entrevues entre souverains, souvent préparées en amont par des allées et venues d'ambassades, étaient en effet relativement usuelles⁴. Dans la mesure du possible, les princes tentaient de se rencontrer quand il s'agissait de conclure une paix, de ratifier un traité ou de convenir d'un mariage entre leurs héritiers. Cette pratique paraît toutefois se raréfier au cours du xv^e siècle, et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, une méfiance et des précautions sécuritaires accrues, découlant d'une part des conflits très durs qui marquèrent cette époque (guerre de Cent Ans, guerre entre Armagnacs et Bourguignons, guerre des Deux Roses) et, d'autre part d'une affaire particulière, celle du meurtre de Montreuil. En 1419, lors d'une entrevue qui prit place sur le pont du même nom, le futur roi de France Charles VII fit assassiner le duc de Bourgogne Jean sans Peur. L'issue sanglante de cette rencontre entre princes traumatisa durablement les cours occidentales et contribua sans doute à faire considérer ce type d'entrevue comme trop dangereux, non seulement au niveau diplomatique mais aussi, tout simplement, pour la sécurité physique des princes⁵.

Deuxièmement, le recul de la diplomatie directe peut être expliqué par le processus général de sédentarisation, d'étatisation et de bureaucratisation des cours royales et princières qui généra de nouvelles pratiques diplomatiques. En témoignent ainsi l'apparition, au milieu du xv^e siècle, de la figure de l'ambassadeur résident, qui se mit peu à peu à coexister avec les ambassades *ad hoc* utilisées jusque-là, ou encore la mise en place de grandes réunions internationales impliquant des participants de toute l'Europe, comme les conciles de Constance (1414-1418), de Bâle (1431-1449) ou encore le congrès d'Arras (1435⁶). Enfin, on peut aussi évoquer la disparition de constellations de principautés au profit d'États de plus en plus centralisés qui caractérise cette période et qui mène à un « resserrement du jeu diplomatique entre un nombre limité de pouvoirs "souverains"⁷ ».

Or, après plusieurs décennies de déclin, les rencontres au sommet connurent un vif regain dès l'extrême fin du xv^e siècle, et cela jusque dans les années 1540 – une époque qui correspond, en fait, aux Guerres d'Italie⁸. Durant ces années, un certain nombre de rencontres furent organisées



Fig. 2 > Noël Bellemare, François I^{er} chargeant à Marignan contre les Suisses, dans *Cicéron, Oraisons*, traduites par Étienne Le Blanc, ca. 1529, Paris, BnF, ms. fr. 1738, f° 1v^o, © BnF.

entre les plus importants acteurs de la politique d'alors, parmi lesquels Ferdinand d'Aragon, Louis XII, Henry VIII, François I^{er}, Charles Quint, Léon X, Clément VII ou encore Paul III⁹. Mais au milieu du XVI^e siècle, une page se tourna dans l'histoire de la diplomatie. Si les rencontres furent loin de disparaître, les princes les plus puissants se retirèrent du champ de la négociation directe : sauf exception¹⁰, les souverains de premier plan ne se rencontrèrent alors plus que très rarement. Les entrevues de cette époque découlaient d'ailleurs souvent de situations particulières (princes et princesses en exil ou alors voyageant incognito) ou présentaient une nette inégalité de rang entre les protagonistes¹¹.

La paix des Dames s'inscrit donc dans un moment particulier de l'histoire des rencontres entre princes : la première moitié du XVI^e siècle correspond en effet à une cinquantaine d'années où l'on observe une grande effervescence dans la pratique de la diplomatie directe. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'une rencontre au sommet ait été organisée à Cambrai en 1529. Mais cette entrevue présente deux particularités exceptionnelles. Tout d'abord, elle ne réunit pas directement les deux souverains, mais presque, puisqu'elle met en présence deux membres de leur famille proche, personnalités d'extrêmement haut rang ayant toute leur confiance – une configuration qui n'était pas si fréquente, comme on le verra. Ensuite, l'évidence : ces deux protagonistes étaient des femmes, ce qui rend la rencontre de Cambrai véritablement unique.

LA DIPLOMATIE FÉMININE

Les femmes sont très minoritaires dans l'histoire de la diplomatie en Occident¹². Elles étaient en effet exclues du corps qui prenait en charge l'écrasante majorité des négociations – celui des diplomates et des ambassadeurs, qu'ils soient *ad hoc* ou résidents. Bien sûr, certaines femmes purent jouer un rôle d'importance en coulisses ou de manière informelle, mais on se focalisera ici sur leur rôle officiel. Les rares actrices sur la scène politique européenne étaient des femmes de haut rang, appartenant la plupart du temps à la famille du prince. Celles qui exerçaient les plus amples responsabilités étaient souvent les régentes ou les épouses de princes affaiblis par la maladie, mais pas toujours : au XVI^e siècle, la dynastie Habsbourg donna des rôles de premier plan à certaines femmes de la famille qui n'avaient pas vocation de remplacer qui que ce soit¹³.

Il arrivait aussi que les princesses soient chargées de missions diplomatiques. Catherine Fletcher cite ainsi à cet égard les cas – exceptionnels – de Charlotte de Chypre ou de Catherine d'Aragon¹⁴. La plupart du temps, le rôle particulier des princesses, à cheval entre deux cours (celle qui les avait vus naître et celle de leur époux), les menait à être utilisées non pas pour la négociation, mais plutôt pour l'intercession. Elles agissaient ainsi, à la demande de leur époux, auprès de puissances politiques auxquelles elles étaient apparentées : ainsi Marguerite d'York, qui jouait le rôle de médiatrice entre son frère, Édouard IV d'Angleterre, et son mari Charles le Téméraire, puis son beau-fils Maximilien¹⁵. Certaines princesses obtinrent aussi les pouvoirs pour rencontrer en personne des ambassadeurs de puissances étrangères, voire entrer en pourparlers directement avec un souverain étranger, comme Isabelle de Portugal, qui se rendit en 1445 à Châlons-en-Champagne pour un face-à-face avec le roi de France Charles VII¹⁶. Malgré ces quelques exemples, on aura compris qu'il était relativement rare de trouver une femme dans les négociations diplomatiques de haut vol. Mais deux ?

À la fin du Moyen Âge, il n'était pas non plus fréquent que des reines et des princesses se rencontrent – et quand elles le faisaient, les liens familiaux étaient souvent en jeu. Le premier cas de figure menait les souveraines à jouer un rôle que l'on pourrait qualifier, comme le dit Murielle Gaude-Ferragu, de « double régalien de leur époux¹⁷ ». Ainsi, lorsque l'archiduc Philippe le Beau et son épouse Jeanne de Castille traversèrent la France pour se rendre en Espagne en 1501, ils séjournèrent quelques jours à Blois, auprès du roi de France Louis XII et de son épouse Anne de Bretagne¹⁸. Les deux princesses furent fréquemment mises en présence, mais leurs entrevues n'avaient aucune fonction diplomatique, contrairement à celles de leurs maris.

Un autre type de rencontre menait des princesses apparentées à se revoir, parfois des années après qu'elles aient quitté la cour qui les avait vu grandir et aient été mariées à l'étranger : c'est le cas par exemple de Marie de Hongrie et d'Éléonore d'Autriche, qui se rencontrèrent à Cambrai en août 1535¹⁹. La première était gouvernante des Pays-Bas espagnols et la deuxième reine de France, mais les deux femmes étaient sœurs et leur frère était Charles Quint. Cette entrevue ne donna d'ailleurs lieu à aucune négociation. Ces visites de courtoisie et réunions de famille appartenaient en somme à un tout autre registre que la paix des Dames, qui était, avant tout, un sommet politique.

La configuration très particulière de la paix des Dames peut faire penser, en assumant l'anachronisme, au test de Bechdel. Cette expérimentation, établie en 1985 par la dessinatrice américaine Alison Bechdel, a pour but de démontrer la surreprésentation des personnages masculins dans les œuvres de fiction. Pour réussir le test de Bechdel, une œuvre doit répondre à trois critères simples :

1. Comporter au moins deux femmes
2. qui, à un moment donné, parlent ensemble
3. d'autre chose que de l'un des personnages masculins de l'histoire.

Ces conditions, que l'on suppose s'appliquer à la plupart des œuvres cinématographiques ou littéraires, sont en fait bien plus rarement réunies qu'on ne l'imagine²⁰.

Ce constat, valable pour les productions culturelles de la fin du xx^e siècle et du début du xxi^e siècle, pourrait être appliqué de manière encore plus frappante dans l'histoire de la diplomatie européenne. Si on ne s'étonne pas aujourd'hui de voir Angela Merkel et Theresa May se serrer la main, il faut garder à l'esprit que la rencontre de deux femmes pour négocier des matières politiques est un phénomène très récent – et toujours largement minoritaire, même si lentement, il le devient de moins en moins.

Si l'on reprend les étapes du test de Bechdel pour les appliquer à la diplomatie de la Renaissance, on constate que les princesses se rencontrent peu et, quand elles sont mises en présence, c'est surtout à des fins de représentation. Il ne faut pas négliger l'impact politique qu'elles pouvaient avoir de manière officieuse, mais les cas, malgré tout exceptionnels, lors desquels elles avaient un rôle diplomatique déterminé restent rares. Surtout, ils n'impliquent généralement qu'une femme. Deux femmes qui se parlent et dont le dialogue scelle les destinées de la politique européenne, impacte des dizaines de milliers de vies et règle un conflit dont les secousses se font ressentir à



Fig. 3 > Attribué au Maître de 1499, Diptyque de Marguerite d'Autriche en prière devant la Vierge à l'Enfant, ca. 1504-1524, huile sur bois, 30,5 × 14,6 cm, Gand, Museum voor Schone Kunsten (inv. n° 1973A), © Gand Museum voor Schone Kunsten.

travers toute l'Europe, voilà qui est vraiment unique dans l'histoire de l'Occident médiéval et moderne. À cet égard, la paix des Dames fait figure de hapax : cet événement est hors du commun pour le xvi^e siècle, mais aussi pour les centaines d'années l'entourant. En témoigne le nom sous lequel il est passé à la postérité – la paix des Dames étant bien plus usité que la paix de Cambrai²¹.

DEUX FEMMES PUISSANTES

Il faut dire que cette rencontre exceptionnelle mettait en présence deux femmes dont la trajectoire l'était tout autant. Marguerite d'Autriche (fig. 3) et Louise de Savoie (fig. 4) se connaissaient depuis toujours – 1483, pour être précis, soit l'année où elles arrivèrent toutes deux à la cour de France pour y être élevées par Anne de France²² : Louise, âgée de 7 ans, comme cousine



Fig. 4 > Présentation du livre à Louise de Savoie et son fils, François d'Angoulême, dans *Martial d'Auvergne, La Vie de Nostra Dame*, ca. 1500, Paris, BnF, ms. fr. 985, f^{os} 2v^o et 3r^o, © BnF.

de la famille royale et Marguerite, âgée de 3 ans, comme future reine. Enfants, elles se côtoyèrent donc quelques années avant le mariage de Louise avec Charles d'Angoulême, en 1488 et, surtout, avant la répudiation de Marguerite d'Autriche par Charles VIII en 1493 – qui épousa, à sa place, un parti plus avantageux, Anne de Bretagne. Pendant près de quatre décennies, elles ne se recroisèrent plus, même si elles étaient devenues belles-sœurs en 1501, lorsque Marguerite d'Autriche avait épousé le duc de Savoie Philibert II, frère cadet de Louise. Ce n'est donc qu'en 1529 que les deux femmes se revirent ; auparavant, elles avaient bien sûr correspondu et avaient même travaillé ensemble à la conclusion de la trêve dite de Breda, à l'été 1525²³. Plusieurs années avant leur rencontre à Cambrai, elles manœuvraient déjà pour régler, à elles deux, le différend qui séparait les Valois des Habsbourg²⁴.

Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie étaient parmi les femmes les plus puissantes de leur temps, pourtant ni l'une ni l'autre ne fut jamais reine²⁵. Âgées de 49 et 53 ans au moment de la paix des Dames, elles étaient alors au sommet de leur carrière, si l'on peut dire. Leurs compétences politiques avaient été avalisées et légitimées par les fonctions officielles qui leur avaient été accordées par leurs fils et neveu respectifs, dont elles avaient toute la confiance. Louise, régente une première fois pour François I^{er} en 1515 et une seconde fois en 1524-1526, jouait un rôle de premier plan dans la politique du royaume²⁶. Quant à Marguerite d'Autriche, en plus d'être

gouvernante des Pays-Bas pour le compte de son neveu l'empereur Charles Quint, elle était une véritable entité politique en soi²⁷. Fille de l'empereur Maximilien, accordée trois fois en mariage, elle avait vécu plusieurs années dans les cours de France, d'Espagne et de Savoie : sans doute peu de diplomates pouvaient se targuer comme elle d'une pareille connaissance de première main des acteurs et des rouages de la politique européenne. Les territoires dont elle avait la jouissance comportaient la Franche-Comté, le comté de Charolais, la seigneurie de Malines et des terres en Savoie ; en 1511, elle avait d'ailleurs conclu une alliance avec les cantons suisses pour la protection de leurs frontières mutuelles²⁸. Marguerite d'Autriche était donc un État à elle seule.

Ces deux femmes d'expérience n'en étaient d'ailleurs pas à leur coup d'essai concernant les rencontres diplomatiques internationales. Louise de Savoie avait en effet été aux premières loges de la rencontre entre Philippe le Beau et Louis XII à Blois, en 1501 ; quand l'archiduc et son épouse, Jeanne de Castille, avaient repris leur route pour l'Espagne, Louise les avait d'ailleurs accueillis une nuit dans son château d'Amboise²⁹. Près de vingt ans plus tard, en 1520, elle avait assisté au Camp du drap d'or, où son fils François I^{er} avait rencontré le roi d'Angleterre Henry VIII, et elle avait négocié en personne avec le cardinal Wolsey³⁰. Quant à Marguerite d'Autriche, elle avait participé à deux rencontres au sommet avec Henry VIII : une première fois en 1513 à Tournai, aux côtés de son père, l'empereur Maximilien, et une deuxième fois à Calais, avec son neveu Charles Quint, en juillet 1520³¹.

Mère de roi pour l'une, fille et tante d'empereur pour l'autre, ces femmes étaient veuves – donc beaucoup plus indépendantes que les femmes mariées ou célibataires. Son veuvage, qui remontait à ses 19 ans et qu'elle ne quitta jamais depuis, faisait partie de l'identité de Louise de Savoie³². Quant à Marguerite d'Autriche, elle porta le deuil de son dernier époux, Philibert II de Savoie, de 1504 à sa propre mort, en 1530³³. Ces « femmes seules à la cour³⁴ » disposaient d'une fortune personnelle, garantie entre autres par leurs douaires. Leur très haut rang et les circonstances particulières de leurs veuvages respectifs leur permirent de s'affranchir du rôle reproducteur que les dynasties princières attendaient alors de leurs filles et leur conférèrent une puissance et une autonomie exceptionnelles pour l'époque.

Ces deux figures de premier plan éclipsent une troisième personne qui était pourtant présente tout au long des négociations. Marguerite d'Angoulême (fig. 5), fille de Louise de Savoie et sœur de François I^{er}, alors âgée de 37 ans, ne lâcha en effet pas d'une semelle sa mère lors de la paix des Dames. Paradoxalement, ce troisième personnage féminin, le plus effacé de cette rencontre, était aussi le seul à porter un titre royal : Marguerite d'Angoulême était en effet reine de Navarre depuis 1527. Elle aussi était toujours vêtue de noir : depuis la mort de son premier époux, Charles d'Alençon, en 1525, elle ne quitta plus le deuil, en dépit de son remariage avec Henri II, roi de Navarre. On peut s'interroger sur sa présence, qui constitue une entorse à l'une des règles implicites les plus importantes des rencontres princières : l'équilibre et la symétrie entre deux partis de rang équivalent, comme c'était le cas à Cambrai. Était-ce une manière pour Louise de Savoie d'apparaître en force par rapport à Marguerite d'Autriche, qui était pour sa part venue seule ? En créant un troisième pôle dans cette rencontre bilatérale, la présence de la reine de Navarre compliquait passablement le protocole.



Fig. 5 > Polet Clouet ?, Portrait de Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre, ca. 1527, huile sur bois, 62,1 × 52,6 cm, Liverpool, Walker Art Gallery (inv. WAG 1308), © Walker Art Gallery, Liverpool.

S'il est vrai que les rares négociatrices de la fin du Moyen Âge étaient souvent accompagnées d'une autre femme³⁵, la présence de Marguerite d'Angoulême pourrait surtout être déterminée par le rôle qu'elle avait déjà joué dans l'antagonisme opposant François I^{er} à Charles Quint. En 1525, alors que le roi de France était retenu prisonnier par l'empereur, elle s'était en effet rendue

en Espagne pour tenter d'obtenir la libération de son frère³⁶. La sœur du roi de France avait ainsi rencontré à quatre reprises l'empereur en octobre 1525 pour négocier la délivrance de François I^{er}, en vain. Charles Quint, très réticent à ces entretiens, préférait remettre l'affaire aux mains des négociateurs mandatés par les deux parties³⁷. Le rôle de Marguerite d'Angoulême à Cambrai est peu clair et probablement assez mineur ; mais il a sans doute à voir avec cette autre rencontre entre princes à laquelle elle avait indirectement participé.

APPRÊTER LA VILLE

Pourquoi Cambrai ? Le lieu des entrevues diplomatiques était choisi avec soin, à plus forte raison lorsque celles-ci impliquaient un face-à-face princier³⁸. Il s'avérait en effet déterminant pour tout le déroulement de la rencontre, car la dynamique était complètement différente si un prince accueillait un autre dans ses terres ou s'ils se retrouvaient dans un endroit gouverné par une tierce personne. Une rencontre sur une frontière ou dans un « no man's land » permettait une forme de symétrie dans l'échange, d'égalité entre les protagonistes. À l'inverse, la notion d'hôte impliquait une hiérarchie qui était souvent compensée ou atténuée par des marques d'hospitalité, des manifestations ostentatoires d'amitié ou des cadeaux.

En effet, une règle implicite déterminait que c'était à la personne de rang inférieur de se déplacer ou de faire le plus long chemin³⁹ ; par ailleurs, il était d'usage qu'elle n'arrive pas en premier. Comme l'écrivait Michel de Montaigne, « C'est [...] une cérémonie ordinaire aux abouchemens de tels princes que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné [...], afin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver et le recherchent, et non pas luy eux⁴⁰. »

Ce n'était pas la première fois que Cambrai était désignée pour une entrevue au sommet, en raison de sa relative neutralité et sa proximité à la fois des territoires français et bourguignons. Ainsi, le roi de France Louis XI, Marie de Bourgogne et Maximilien I^{er} s'y étaient rencontrés en 1478 pour conclure une trêve. Souvent qualifiée de place « ni française, ni impériale », cette cité épiscopale était dirigée par son évêque qui était, malgré tout, un vassal d'Empire. En dépit de son autonomie, Cambrai restait donc une ville impériale⁴¹. Cette nuance paraît perceptible dans le contexte de la paix des Dames. Contrairement à la plupart des rencontres entre princes, celle de Cambrai ne comporte pas de puissance invitante ; pourtant, Marguerite d'Autriche semble s'y trouver un peu plus chez elle que Louise de Savoie, comme on le verra.

Accueillir une rencontre au sommet impliquait souvent de grands efforts logistiques. Il s'agissait de loger et de nourrir les suites des deux princes – et de veiller à leur cohabitation. Entre le personnel des deux cours, les serviteurs, les gardes et tous les marchands et artisans extérieurs à la ville qui accouraient pour profiter de l'aubaine commerciale suscitée par le sommet, ces événements pouvaient facilement générer une affluence de milliers de personnes. Même quand il s'agissait de traverser la Manche, il n'était pas question pour les princes de voyager léger : ainsi, en 1522, Charles Quint se rendit à Londres pour rencontrer Henry VIII avec plus de 2 000 personnes et 1 000 chevaux⁴². Le cas le plus spectaculaire fut sans doute le Camp du drap d'or qui accueillit en 1520 autour de 9 000 personnes issues des cours de France et d'Angleterre en rase campagne,

dans un luxueux village de tentes dressées pour l'occasion entre Ardres et Guînes⁴³. Ces soudains afflux de courtisans (et d'hommes d'armes) étrangers pouvaient rendre nerveux. En 1515, quand le pape Léon X reçut François I^{er} et les milliers de personnes composant sa suite dans sa ville de Bologne, il hâta les négociations pour qu'elles ne s'étendent pas sur plus de cinq jours. Il craignait en effet que la brutale augmentation d'hôtes dans les murs de Bologne (une ville qui comptait alors 40 000 habitants) ne cause des problèmes⁴⁴.

Au moment de la paix des Dames, Cambrai ne comptait que 10 000 à 12 000 habitants⁴⁵, qui durent, sept semaines durant, accueillir entre 7 000 et 8 000 visiteurs supplémentaires, selon l'estimation de Joycelyne Russell⁴⁶. La ville était tellement pleine que certains serviteurs des deux princesses durent camper hors les murs, par manque de place dans l'enceinte. Cette surpopulation temporaire s'illustre également par l'inflation du prix de l'avoine et du blé qui quintuplèrent et triplèrent respectivement au moment de la rencontre au sommet⁴⁷.

Il n'était pas seulement question de fournir le gîte et le couvert aux deux cours ; il s'agissait aussi de les faire cohabiter sans heurts, ce qui n'allait pas de soi quand deux puissances en guerre étaient réunies. Une certaine tension politique, potentiellement augmentée par la promiscuité, menait à appréhender d'éventuelles frictions entre les deux entourages princiers, d'où certaines précautions⁴⁸. On essayait, dans la mesure du possible, de respecter un certain équilibre entre les deux parties : avant leur venue, Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie s'étaient mises d'accord sur le nombre de personnes qui les accompagneraient, mais, au final, les Français furent trois fois plus nombreux que les Bourguignons. Les autorités de Cambrai avaient stipulé qu'il était interdit de chercher querelle et que seuls les gentilshommes pouvaient porter l'épée dans la ville. Un gibet fut dressé à titre préventif sur la place du marché ; cette mesure d'intimidation semble avoir fonctionné, puisque personne ne l'étreigna⁴⁹.

Prévenir les rixes entre courtisans n'était pas le plus important lors des rencontres au sommet. Il fallait surtout veiller à la sécurité des princes. Les entrevues princières étaient en effet organisées avec vigilance, car elles présentaient certains dangers⁵⁰. Depuis le meurtre du pont de Montereau en 1419, on craignait l'assassinat ; depuis 1468 et le traité de Péronne, extorqué par Charles le Téméraire à Louis XI, on redoutait la coercition. À l'occasion de la paix des Dames, c'était de l'enlèvement dont on se méfiait. Les légats du pape et les diplomates anglais, alliés de la France, avaient mis en garde Louise de Savoie contre cette éventualité, lui suggérant plutôt de tenter de rencontrer l'empereur à Narbonne ou Perpignan. Avant de se rendre à Cambrai, Louise demanda à ce qu'on lui livre des otages pour assurer sa sécurité, mais elle fut rassurée par les autorités de la cité. Finalement, chacun des deux camps eut l'usage exclusif d'une porte de la ville ; celle-ci avait judicieusement été divisée en deux parties pour la rencontre⁵¹.

LES CONSTRUCTIONS ÉPHÉMÈRES

L'organisation matérielle des rencontres entre princes n'avait pas qu'une dimension pratique. Il s'agissait aussi d'assurer la réception symbolique de l'événement, en créant ou en aménageant des infrastructures servant à garantir « la sécurité, l'honneur et, si nécessaire, l'égalité des princes⁵² ».

Les constructions éphémères sont ainsi l'une des caractéristiques des rencontres au sommet. Au xv^e siècle, ces dispositifs pouvaient répondre à des mesures de sécurité, comme la (bien inutile) barrière à guichets qui avait été dressée en 1419 sur le pont de Montereau, ou la grille de bois protectrice qui séparait les rois de France et d'Angleterre Louis XI et Édouard IV à Picquigny en 1475⁵³.

Au xvi^e siècle, ces architectures temporaires appartenaient plutôt au registre somptuaire que protecteur, comme en témoignent les tentes des rois de France et d'Angleterre au Camp du drap d'or (1520), ou encore, la même année, la « banqueting house » (un chapiteau conçu comme les théâtres circulaires de l'époque) qu'Henry VIII avait fait construire à Calais pour abriter le festin qu'il donna en l'honneur de Charles Quint⁵⁴. Mais il n'était pas seulement question de fournir un cadre spectaculaire à l'entrevue. Il fallait aussi donner une représentation spatiale du rapport des princes et de l'entre-deux-mondes diplomatique où ils se retrouvaient⁵⁵. Selon s'il fallait souligner l'égalité de rang ou, au contraire, une différence hiérarchique, tout un appareil de plateformes et de galeries pouvait être déployé pour réguler les distances à parcourir, souligner ou effacer tout ce qui pourrait donner la prééminence à l'un ou l'autre en marquant, par exemple, les préséances par la hauteur à laquelle les protagonistes siégeaient.

Il s'agissait aussi de permettre aux deux parties de communiquer directement et d'éviter les lourdeurs protocolaires impliquées par les déplacements publics des princes : des aménagements étaient souvent nécessaires pour permettre ce contact. Le plus souvent, il fallait construire un passage reliant spécifiquement les quartiers généraux des souverains : une « grande salle de charpenterie » en pleine rue, comme lors de la rencontre entre François I^{er} et le pape Clément VII à Marseille en 1533, ou, encore, un ponton, comme celui qui séparait le palais de Charles Quint de celui de François I^{er} à Aigues-Mortes en 1538⁵⁶.

Lors de la rencontre de Cambrai, les trois princesses étaient logées dans des édifices proches les uns des autres : Marguerite d'Autriche séjournait dans l'abbaye Saint-Aubert, Louise de Savoie dans l'hôtel Saint-Pol et Marguerite d'Angoulême dans le refuge d'Anchin. Une galerie, celle qui séparait les résidences de Marguerite d'Autriche et de Louise de Savoie, existait déjà avant la rencontre au sommet. L'autre par contre, qui reliait la résidence de Louise de Savoie à celle de sa fille, fut fabriquée pour l'occasion⁵⁷. Ainsi les trois femmes pouvaient aller et venir facilement et accéder aussi à la cathédrale voisine.

Les aménagements concernaient aussi les rues. À Cambrai, des barrières furent construites depuis le logis de Marguerite d'Autriche jusqu'à l'église Notre-Dame⁵⁸. Ce dispositif, également utilisé lors de certaines cérémonies de cour comme les baptêmes princiers, permettait à la fois de protéger les princes et leur entourage de la foule et de les rendre plus visibles⁵⁹. Une telle construction fut ainsi édifiée pour le couronnement de Charles Quint à Bologne en 1530 mais, alors que la procession cheminait sur cette galerie surélevée, elle s'effondra juste après le passage du comte de Nassau, qui tenait la traîne de l'empereur, faisant trois morts et plusieurs blessés graves⁶⁰. Sur ces ambitieuses constructions, souvent bâties à la hâte et devant supporter le poids de trop nombreuses personnes, les accidents n'étaient pas rares. La paix des Dames ne fit pas exception à la règle, quoiqu'il y eut plus de peur que de mal. L'auteur de l'un des récits de la rencontre, Jehan Thibault, raconte que pendant la messe, un trompette, qui était assis sur un des échafaudages construits dans l'église pour augmenter sa capacité d'accueil, manqua de s'écraser à terre quand la barre qui le soutenait se rompit :

ses compagnons le retinrent par les pieds et par les habits⁶¹. Cela aurait été un bien mauvais présage que la messe célébrant la paix soit interrompue par un musicien s'écrasant au sol.

LE 5 JUILLET : L'ENTRÉE DANS LA VILLE ET LA RENCONTRE

Les récits de l'événement rapportent en détail l'arrivée des princesses dans la ville le 5 juillet 1529. Marguerite d'Autriche fit son entrée vers 4 heures de l'après-midi, puis ce fut au tour de Louise de Savoie et de sa fille Marguerite d'Angoulême vers 7 heures du soir. Les deux négociatrices étaient accompagnées chacune d'une suite comportant des centaines de personnes, qui mirent plusieurs heures à pénétrer dans la ville. L'évêque de Cambrai Robert de Croÿ sortit des murs de la cité pour aller à la rencontre de chacune des visiteuses, accompagné de seigneurs de la région ; ce premier comité d'accueil était suivi d'un second, mené par le cardinal Érard de La Marck, prince-évêque de Liège⁶².

Cet accueil était dérivé du cérémonial de la joyeuse entrée, que les centres urbains offraient à la fin du Moyen Âge au prince qui les gouvernait. À la fin du xv^e siècle, l'usage de reproduire les formes d'accueil de ce rituel s'était étendu à la réception des princes étrangers de passage⁶³. Il s'agissait d'une spectaculaire démonstration de politesse, qui n'avait toutefois aucune valeur constitutionnelle : il n'était pas question, comme dans le cas des « véritables » joyeuses entrées, d'échanger des serments, de confirmer des alliances, de prêter allégeance ou d'offrir les clés de la ville⁶⁴. Ces entrées étaient un spectacle et Jehan Thibault ne manque pas d'insister sur leur dimension publique, par exemple en précisant qu'aussi bien Marguerite d'Autriche que Louise de Savoie voyageaient en litière afin que l'on puisse bien les voir⁶⁵. La curiosité que leur arrivée suscitait devait évidemment trouver son paroxysme dans l'une des étapes les plus importantes, symboliquement parlant, de ces entrevues : l'instant de la rencontre entre les deux protagonistes.

Le moment où les deux princes étaient mis en présence était entièrement conditionné par des questions de rang et de rapport de force. Quand les princes étaient considérés comme égaux, la symétrie devait être de mise, c'est pourquoi l'on s'arrangeait généralement pour qu'ils se rencontrent en mouvement, chacun chevauchant à la rencontre de l'autre⁶⁶. Par exemple, en 1532, Henry VIII et François I^{er} se rencontrèrent à Saint-Inglevert, localité située à mi-chemin entre la ville française de Boulogne et la ville anglaise de Calais. Ils avaient fait bien attention d'y arriver en même temps, accompagnés chacun du même nombre de suivants, soit 600 personnes, « et de si loing que lesdits deux Roys se veisrent, se sortisrent hors de leurs troupes, et picquesrent droit l'ung à l'autre, et eulx arrivés pres, se prinsdrent à s'embrasser⁶⁷ ».

Dans le cas des entrevues où les deux protagonistes n'étaient pas de même rang, l'usage voulait, on l'a vu, que cela soit à l'inférieur de se déplacer. Le prince subalterne était généralement introduit par une escorte dans le palais où l'attendait le prince supérieur. On assistait alors aux mêmes salutations que celles qui étaient pratiquées lors des audiences publiques d'ambassadeurs. Le prince hôte était assis, souvent sous un dais. À sa vue, le prince de rang inférieur se découvrait, puis, chapeau à la main, faisait trois génuflexions plus ou moins marquées, chacune séparée de quelques pas. La courtoisie voulait que l'hôte interrompe la fin de ces salutations et empêche la dernière révérence en allant « informellement » saluer son visiteur par une poignée de main, une

accolade ou un baiser⁶⁸. Pour prendre l'exemple d'une interaction féminine, lorsque la duchesse de Bourgogne Isabelle de Portugal se rendit à Châlons-en-Champagne pour négocier avec le roi Charles VII en 1445, elle rencontra l'épouse de celui-ci, Marie d'Anjou. Isabelle fit trois révérences et s'agenouilla devant la reine, qui la releva en lui donnant un baiser⁶⁹. Dans les cas, plus rares, où le supérieur rendait visite à son inférieur, ce dernier allait l'attendre aux abords de la ville et, quand son invité arrivait, descendait de cheval pour l'accueillir en position subalterne.

Une fois encore, la paix des Dames présente un cas de figure assez particulier, celui de deux égales se rencontrant dans un lieu neutre, mais sans y arriver en même temps. Il était en effet inconcevable que les deux douairières quinquagénaires chevauchent l'une vers l'autre à bride abattue ; une entrée solennelle en litière était plus conforme à ce que l'époque jugeait convenable par rapport à leur genre, leur âge et leur dignité. Mais cela impliquait forcément que l'une arrive avant l'autre. Comme de juste, ce fut Marguerite d'Autriche qui arriva en premier : dans cette ville impériale qu'était Cambrai, la tante de l'empereur était plus chez elle que Louise de Savoie. Lorsque celle-ci pénétra à son tour dans la ville, elle se rendit directement au logis de Marguerite d'Autriche. Les deux femmes se saluèrent « et une chacune rendit l'honneur pareil l'une à l'autre⁷⁰ ». Malgré leurs arrivées décalées dans le temps, l'égalité parfaite semble donc avoir régné entre les deux femmes.

LE 5 AOÛT : LA CÉLÉBRATION DE LA PAIX

Les récits de la paix de Cambrai deviennent moins loquaces quand il s'agit de rapporter le déroulement des semaines qui suivirent l'arrivée des négociatrices. D'une part car les sources insistent généralement bien plus sur la dimension cérémonielle des rencontres que sur les enjeux politiques qui y étaient discutés : les négociations entre princes sont ainsi souvent l'un des aspects les moins documentés des rencontres au sommet⁷¹. Les apparitions publiques de Louise de Savoie et de Marguerite d'Autriche furent d'autant plus réduites qu'elles étaient là avant tout pour parler et que les discussions eurent lieu à l'intérieur, loin des yeux des témoins⁷². Exactement un mois après l'arrivée des deux femmes dans la ville de Cambrai, la paix qu'elles avaient auparavant négociée avec l'aide de leurs équipes diplomatiques fut solennellement conclue lors d'une messe, le 5 août. Nicolas Offenstadt a montré comment la réconciliation des princes était, à la fin du Moyen Âge, ritualisée au travers de la liturgie chrétienne en s'imbriquant dans une messe – et la paix des Dames ne fait à cet égard pas exception⁷³.

La procession par laquelle débuta la cérémonie faisait fusionner les différentes instances en présence. Elle réunissait en effet plusieurs cours : celles des deux négociatrices, mais aussi des membres des ambassades étrangères. Surtout, elle mettait en scène les trois princesses cheminant ensemble. Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche assises côte à côte dans une litière, tandis que Marguerite d'Angoulême les suivait sur une haquenée. Le moment de leur arrivée à l'église diffère selon les sources. L'opuscule intitulé *Les Triumphes de Cambray* montre les deux négociatrices entrer dans l'église au son des musiciens en se tenant par la main, suivies par Marguerite d'Angoulême⁷⁴. Jehan Thibault dépeint par contre les trois femmes marchant sur un même rang, main dans la main : Louise de Savoie au milieu avec, à sa gauche, Marguerite d'Autriche et sa fille

à sa droite, échangeant des regards comme si elles voulaient « donner leur cueur l'une à l'autre » – ce « bon vouloir » faisant pleurer de joie l'assistance⁷⁵.

La conclusion d'une paix impliquait souvent des constructions particulières dans l'église et toute une scénographie permettant de visualiser l'alliance qui se nouait. Par exemple, lors de la paix de Chartres, en 1409, les ducs ennemis de Bourgogne et d'Orléans se tenaient chacun dans leur chapelle respective au début de la messe, avant de finir par rejoindre le roi sur une estrade pour conclure la paix⁷⁶. Rien de tel lors de la paix des Dames, où il n'y avait pas d'instance médiatrice ; en revanche, un oratoire avait été construit dans le chœur, à côté des stalles des chanoines, pour que les dames puissent assister ensemble à la messe. Ce « tabernacle » était une sorte de tente ouverte, faite d'étoffes précieuses et de tissu d'or. En face, de l'autre côté de l'autel, siégeaient symétriquement les trois cardinaux qui incarnaient la dimension internationale de cette paix : Giovanni Salviati, le légat du pape ; Érard de La Marck, prince-évêque de Liège, et Antoine Duprat, chancelier de France⁷⁷.

La cathédrale Notre-Dame de Cambrai avait été particulièrement décorée pour l'occasion : elle était parsemée de motifs de colombes⁷⁸ et le chœur était tendu de tapisseries. De part et d'autre du chœur, des échafaudages avaient été dressés pour servir de tribunes. Un service d'ordre ne laissait entrer dans la cathédrale que des personnes de haut rang. Mais, malgré cette sélection, l'église était tellement remplie que quand les trois femmes arrivèrent, elles durent patienter devant le chœur dans lequel elles ne pouvaient pénétrer tant dense était la foule des invités dans l'édifice : « c'est ungne abisme de la grande noblesse qui estoit à Cambray car toute la fleur de France et de Flandres y estoit⁷⁹ ».

La messe fut donnée par l'évêque de Cambrai Robert de Croÿ. Au terme de celle-ci, le chancelier de France, le cardinal Antoine Duprat apporta la paix⁸⁰ aux dames pour qu'elles l'embrassent. Il la présenta d'abord à Marguerite d'Autriche, qui s'abstint de la baiser et qui fit à Louise de Savoie la courtoisie de la lui envoyer pour qu'elle puisse l'embrasser en premier. Quand ce fut chose faite, Marguerite d'Autriche l'imita⁸¹. Après un long sermon par l'évêque de Vence, on disposa un long prie-Dieu couvert de drap d'or sur les marches menant à l'autel et les deux princesses vinrent s'y agenouiller. Là, elles jurèrent la paix sur les « Evangilles et relicques⁸² ». Le traité séparé conclu entre Marguerite d'Autriche et les ambassadeurs d'Angleterre fut également solennisé⁸³. *Un Te Deum* fut chanté par des chœurs accompagnés de musiciens, puis la paix fut publiée au pupitre du chœur par le doyen de la cathédrale, qui fit une lecture publique de ses articles. Enfin, les « heraulx roys d'armes Toyson [d'or], de Grenade et ung d'Angleterre », jetèrent de toutes parts parmi l'église des pièces d'or et d'argent, en criant « Largesse !⁸⁴ ».

La messe terminée, les femmes se rendirent au logis de Marguerite d'Autriche, toujours en se tenant la main. Pendant ce temps, la nouvelle était diffusée dans l'espace public. Accompagnés de trompettes, les hérauts parcoururent la ville à cheval et proclamèrent la paix en « semant or et argent par grosses poignes⁸⁵ ». Le soir, Marguerite d'Autriche, Louise de Savoie, le légat Salviati et l'évêque de Cambrai ouvrirent les portes de leurs logis « a tous venans, grans et petis, pouvres et riches » pour leur offrir à boire. Des feux de joie furent allumés un peu partout dans les rues. En signe de liesse, les autorités de la ville firent tirer l'artillerie. Des chariots servant d'estrades à des « ebatements et jeux de farses » allaient de place en place, tandis qu'une scène

fut dressée devant la maison de ville pour y réciter des poèmes. Au sommet du clocher de la cathédrale, un homme portait deux flambeaux allumés qui devaient se voir de loin. Parallèlement, à ces réjouissances destinées à la population, Marguerite d'Autriche donna un banquet pour les Grands dans la salle du réfectoire du cloître Saint-Aubert. Elle y partageait sa table avec Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême, ainsi que la duchesse douairière de Vendôme, Marie de Luxembourg et « plusieurs autres dames des deux costez⁸⁶ ». Il faut remarquer que cette table principale semble avoir été strictement féminine, ce qui était d'une rareté absolue.

Cette célébration de la paix reprenait la trame générale des grands rituels de cour qui touchaient à la naissance, à la mort et aux unions des princes : une procession, la cérémonie religieuse, puis des réjouissances destinées à la fois aux puissants et à la population. Certains épisodes de cette journée à Cambrai reprennent d'ailleurs des éléments tirés des rituels princiers. L'intervention des hérauts à la fin de la messe, par exemple, rappelle leur rôle lors des funérailles (où ils proclamaient la transmission du pouvoir d'après le modèle « Le roi est mort, vive le roi ») ou lors des baptêmes (où ils annonçaient à tous le nom de l'enfant avec des vivats). C'étaient eux qui incarnaient l'achèvement du rite de passage. Les réjouissances publiques prenant place lors des rencontres entre princes⁸⁷ ressemblaient d'ailleurs beaucoup à celles qui étaient mises en œuvre lors des joyeuses entrées et des baptêmes princiers. Les lancers de pièces de monnaie, tables ouvertes, représentations théâtrales, fontaines à vin et feux de joie étaient en effet communs à ces différents types de célébrations⁸⁸. Le même système cérémoniel était convoqué pour célébrer les rituels dynastiques et la conclusion de la paix. On remarquera pour finir que la paix des Dames ne semble pas comporter de tournois, un élément pourtant habituellement incontournable des célébrations de cour aussi bien que des rencontres entre princes⁸⁹. Ce divertissement n'avait pas sa place dans cette entrevue entre les deux dignes veuves ; par ailleurs, stimuler l'émulation sportive des deux partis aurait sans doute été contre-productif dans le contexte d'une rencontre qui visait tout entière à l'apaisement et à la paix.

LES GESTES ÉCHANGÉS ENTRE LES DEUX FEMMES

Au regard des autres entrevues princières contemporaines, celle de Cambrai paraît particulièrement sobre et les gestes échangés par les princesses s'avèrent singulièrement mesurés. On est loin des habituelles grandes effusions au moment de la rencontre, des multiples manifestations d'amitié publiquement affichées par les princes. Deux types de contacts seulement semblent privilégiés entre ces femmes : les échanges par les mains et par le regard.

Les gestes de la main comprennent toute une gamme de variantes que l'on peut observer lors des rencontres au sommet⁹⁰. Il faut cependant distinguer la poignée de main, geste extrêmement fréquent dans les entrevues entre princes, du fait d'avancer en se tenant la main, comme le font les princesses à Cambrai. Les deux gestes expriment l'amitié, mais le deuxième présente l'avantage de pouvoir être effectué en mouvement : cela implique que quand les deux princesses entrent dans l'église main dans la main, elles le font en même temps et aucune n'accuse de préséance sur l'autre. Il pourrait donc s'agir d'une sorte d'équivalent féminin de l'usage masculin d'avancer « bras à bras », que François I^{er} pratique avec Henry VIII au Camp du drap d'or (1520⁹¹) et à Aigues-Mortes avec Charles Quint (1538⁹²).

En revanche, l'accolade et le baiser, pourtant largement répandus lors des rencontres entre princes, ne semblent pas pratiqués par les dames à Cambrai. L'absence de baiser semble, à cet égard, particulièrement surprenante : très fréquents entre princes masculins⁹³, les baisers étaient aussi pratiqués entre femmes de haut rang⁹⁴. Par ailleurs, on remarque qu'à l'exception des regards chavirés que les princesses semblent échanger à leur arrivée dans l'église, aucune émotion particulière ne paraît leur être prêtée, alors que les récits de rencontres entre princes regorgent de larmes de joie. On ne rapporte pas non plus les paroles qu'elles auraient pu échanger, alors qu'elles sont souvent paraphrasées si ce n'est même citées par les récits rapportant des rencontres au sommet. Cette austérité dans les échanges est d'autant plus étonnante qu'il ne s'agissait pas que d'une entrevue princière, mais de la conclusion d'une paix – qui aurait donc dû donner lieu à des démonstrations encore plus chaleureuses. Nicolas Offenstadt cite les baisers et les larmes comme constitutifs des cérémonies de pacification au Moyen Âge, au même titre que la célébration d'un *Te Deum* ou la commensalité entre les deux parties⁹⁵.

Enfin, le partage ou l'échange d'objets, qui pouvait encore souligner l'interaction entre les princes, ne semble pas pratiqué à Cambrai. On imagine mal les deux graves princesses revêtir un habit identique, comme le firent Henry VIII et Charles Quint à Londres en 1522⁹⁶, ou ce même Henry VIII et François I^{er} à Boulogne-sur-Mer en 1532⁹⁷. À vrai dire, cela n'était pas nécessaire, vu qu'elles portaient déjà toutes deux le deuil... Il aurait par contre été envisageable qu'elles partagent une même hostie, comme lors de la paix jurée à Corbeil par le futur Charles VII et Jean sans Peur en juillet 1419 – deux mois avant que le premier ne fasse assassiner le second⁹⁸... Au niveau des interactions entre les principaux protagonistes, la paix des Dames se distinguait donc nettement des autres entrevues princières par une plus grande distance. Cela s'explique par le genre des négociatrices, qui limitait sans conteste les exubérances qu'elles pouvaient se permettre en public, mais aussi par le fait qu'elles ne négociaient pas en leur nom, mais en celui de leurs fils et neveu respectifs.

LE 9 AOÛT : L'INCORPORATION DE FRANÇOIS I^{ER}

Quelques jours après la conclusion de la paix, François I^{er} joua l'inspecteur des travaux finis en arrivant le 9 août à Cambrai en compagnie du roi de Navarre Henri II. Comme les deux princesses plus d'un mois avant lui, il fit lui aussi son entrée solennelle dans la ville, aux portes de laquelle il fut salué par un premier comité d'accueil mené par l'évêque de Cambrai, puis un second dirigé par le prince-évêque de Liège. À son arrivée, il commença par aller rendre visite à Marguerite d'Autriche avant d'aller saluer sa mère. Le lendemain, le 10, il donna un banquet dans son propre logis – le palais de l'évêque de la ville – en l'honneur de Marguerite d'Autriche : parmi les invités figuraient bien évidemment Louise de Savoie, ainsi que les Grands des deux cours, les prélats et ambassadeurs étrangers⁹⁹. Après le festin organisé par l'archiduchesse le 5 août, la famille royale française lui rendait la pareille. L'usage que les différents protagonistes donnent des banquets en alternance était assez répandu dans les rencontres entre princes¹⁰⁰.

Quand Marguerite d'Autriche arriva, elle fut mise en présence du roi et de sa mère dans la grande salle de l'étage supérieur. À en croire Jehan Thibault, François I^{er} « salua [...] par deux fois » la régente des Pays-Bas avant de se trouver près d'elle. On peut donc supposer que le roi de France

donna deux coups de chapeau ou s'inclina légèrement devant sa tante Marguerite à deux reprises ; puis il la prit par la main et l'emmena dans ses appartements pour discuter en privé avant le repas.

Celui-ci fut marqué par l'un de ces assauts de politesse dont les souverains étaient si coutumiers lorsqu'ils étaient mis en présence les uns des autres. À l'entrée des princes dans la salle du banquet, le Grand Maître Anne de Montmorency leur apporta de l'eau pour qu'ils se lavent les mains avant de manger. Le roi et Louise de Savoie enjoignirent leur invitée à le faire en premier, mais Marguerite refusa cet honneur. François I^{er} prit alors les mains des deux négociatrices et les trois paires de mains furent lavées en même temps. On passa ensuite à table, le roi siégeant entre sa mère et sa tante. Après le repas, momeries et danses agrémentèrent la soirée, avant d'autres protestations : quand Marguerite d'Autriche voulut se retirer, François I^{er} fit mine de la raccompagner, ce qu'elle refusa. Finalement, ils « prirent congé l'un de l'autre disant les bons soirs amoureusement, et chacun se retira à son repos¹⁰¹ ».

LES DUELS DE POLITESSE

À en croire les sources, les entrevues entre princes ne se déroulaient jamais tout à fait comme prévu. Les gestes protocolaires étaient en effet rarement exécutés à la lettre. Pour montrer leur courtoisie ou l'amitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, il était d'usage que les princes en fassent plus que ce que l'on attendait d'eux. Pour l'inférieur, cela consistait à s'abaisser plus que nécessaire ; pour le supérieur, à abréger les marques d'honneur qu'on lui prodiguait et à faire comme si son interlocuteur était son égal.

Le protocole dépendait avant tout du rang des protagonistes, mais aussi de la situation internationale et du contexte dans lequel prenait place la rencontre. Ainsi, les entrevues visant à obtenir la paix gommaient souvent d'éventuelles différences de rang. La rencontre de la paix des Dames visait d'autant plus à une symétrie parfaite entre les deux princesses que, même hors de ce contexte de négociation, Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie étaient effectivement de rang à peu près égal. Le fait que la rencontre se déroule à Cambrai donnait à Marguerite une légère prééminence sur Louise, que l'archiduchesse chercha d'ailleurs gracieusement à niveler : on se souvient qu'au terme de la messe, la paix fut présentée à Marguerite d'Autriche : elle aurait dû l'embrasser en premier, mais elle s'en abstint et demanda à ce qu'elle soit présentée à Louise de Savoie pour qu'elle ait l'honneur de la baiser d'abord¹⁰².

Les choses changèrent en revanche à partir du 9 août, lorsque François I^{er} arriva et rompit cet équilibre. Le roi de France prenait évidemment le pas sur les deux femmes ; mais leur âge, leur rang, les liens familiaux qu'il entretenait avec elles (elles étaient sa mère et sa tante par alliance) les rendaient particulièrement dignes d'égards. Il était donc tout à fait bienvenu que le roi fasse preuve de courtoisie et renonce à certaines marques d'honneur. Ainsi l'affaire des ablutions avant le repas.

Se laver les mains avant de passer à table était une étape du repas aristocratique qui pouvait s'avérer chargée de sens dans les rencontres entre princes. Le chroniqueur George Chastelain rapporte à cet égard un épisode ayant eu lieu à Bruges, en septembre 1463. La reine d'Angleterre Marguerite d'Anjou, en exil avec son jeune fils Édouard sur les terres du duc de Bourgogne, fut

reçue par le fils de celui-ci, Charles, comte de Charolais. Un soir, elle invita le futur Téméraire à se laver les mains avec elle avant de passer à table ; par humilité et révérence envers son statut de reine, il refusa. L'eau fut alors portée au prince de Galles Édouard, âgé de 10 ans seulement mais déjà rompu à ces mondanités, qui proposa à son tour au comte de Charolais de se laver les mains avec lui. Nouveau refus, suivi de récriminations de la part de la reine et de son fils. Mais Charles restait inflexible, en raison du rang royal de ses hôtes, supérieur au sien. Ce geste fut amplement débattu au cours de la soirée et, par la suite, à la cour de Philippe le Bon¹⁰³. La déférence outrée du Téméraire était sans doute une habile manière de mettre en valeur sa courtoisie : toute reine qu'elle était, Marie d'Anjou était sa débitrice, puisque le duc de Bourgogne lui offrait l'hospitalité lors de son exil.

On aura compris que la première personne à se laver les mains était donc celle qui se trouvait au sommet de la hiérarchie. Par ailleurs, même si l'on n'est pas féru de symbolique, celle de ces ablutions est assez évidente : on se purifiait des souillures précédemment accumulées avant de partager un repas. Avant la commensalité, on faisait table rase du passé. Olivier de La Marche précise que, lors du banquet de la fête de la Toison d'Or qui eut lieu à Gand en 1445, les ducs Philippe le Bon et Charles d'Orléans se lavèrent les mains ensemble avant de s'asseoir¹⁰⁴. Rappelons que le père du premier avait tué celui du second près de quarante ans plus tôt ; il s'agissait donc d'un signe de réconciliation fort entre les deux hommes, qui s'étaient par ailleurs nommés l'un l'autre chevaliers de leurs ordres de chevalerie respectifs pour entériner leur rapprochement.

En 1529, à Cambrai, ce furent trois paires de mains qui furent lavées en même temps : une preuve de bonne entente et d'amitié, ainsi qu'une manière de faire foin des préséances... après tout, on était en famille. C'était aussi un moyen de signifier que le temps de la guerre était passé. Auparavant adversaires appartenant à deux camps opposés, les princes se débarrassaient définitivement de leurs différends pour partager un repas de réconciliation. C'est ainsi que lors des rencontres entre princes, le protocole semble surtout exister pour être rompu – ces entorses permettant de faire passer d'habiles messages politiques.

LA PAIX DES DAMES : RENCONTRE OU CONGRÈS ?

En définitive, peut-on ranger la paix des Dames dans la catégorie des rencontres entre princes ? Pour ce qui concerne la forme, on pourrait à bien des égards répondre oui : le choix de l'emplacement de cet événement, la forte affluence impliquée par la réunion de deux cours dans une ville, ou encore les constructions éphémères sont en effet caractéristiques des entrevues princières contemporaines. Mais ce rendez-vous à Cambrai est aussi constitué d'éléments qui le singularisent, voire l'éloignent de ce registre.

Tout d'abord, cette rencontre est particulièrement longue. Elle s'étend sur presque un mois et demi alors que la plupart des entrevues princières de l'époque se déroulaient plutôt sur quelques jours – même s'il y a bien sûr des exceptions¹⁰⁵. Cette durée est d'autant plus remarquable qu'elle ne comprenait pas les longues séquences de joutes et de divertissements qui étaient souvent une cause non négligeable du prolongement des entrevues princières. On l'a vu, la paix des Dames se caractérisait au contraire par une certaine sobriété, avec une part de négociation beaucoup plus

importante que celle dévolue à la représentation : à Cambrai, pas d'extravagantes démonstrations publiques d'amitié, comme celles échangées dans d'autres circonstances entre François I^{er}, Henry VIII et Charles Quint. Les deux femmes se montrèrent peu, et seulement quand elles devaient le faire, à savoir au moment de la ratification de la paix. Cette rencontre ne comporte pas de spectaculaires constructions mettant en scène les princesses, ni d'événements donnant à voir leurs deux cours. L'essentiel se déroulait en huis clos. Les deux négociatrices n'étaient pas des souveraines et elles étaient là pour travailler. Aucune ne recevant l'autre, les obligatoires manifestations d'hospitalité n'avaient pas lieu d'être.

La paix des Dames connut une présence princière à géométrie variable. La rencontre commença avec Marguerite d'Autriche, Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême ; elle se termina avec les mêmes, plus François I^{er} et le roi de Navarre. Une de ses particularités est son assistance internationale. Outre l'entourage des deux princesses, il faut aussi compter des dizaines de chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or et de l'Ordre de Saint-Michel, un légat pontifical, des ambassadeurs anglais (parmi lesquels Thomas More et l'évêque de Londres Cuthbert Tunstall), ainsi que des ambassades du roi de Hongrie, des villes de Venise, Florence et Milan¹⁰⁶... Joycelyne Russell a bien montré toutes les intrigues secondaires, si l'on peut dire, qui ont parcouru la rencontre de Cambrai – où s'entremêlaient les intérêts contraires de différents acteurs de la politique européenne, Anglais et Italiens en tête¹⁰⁷. C'est d'ailleurs la multiplication des affaires à traiter qui rendit la rencontre si longue.

Pour ces raisons, on peut se demander si la paix des Dames ne serait pas, 105 ans plus tard, le congrès d'Arras des Guerres d'Italie : il s'agirait alors d'une réunion diplomatique relevant plus de la conférence internationale que de la rencontre bilatérale entre princes ; le traité séparé conclu entre les ambassadeurs anglais et Marguerite d'Autriche irait d'ailleurs dans ce sens. En août et septembre 1435, le congrès d'Arras avait tenté de mettre un terme au conflit européen de la guerre de Cent Ans ouvrant la discussion entre les trois principaux belligérants – France, Angleterre, Bourgogne – sous la présidence de cardinaux envoyés par le Saint-Siège¹⁰⁸. Le duc de Bourgogne Philippe le Bon était venu en personne, à l'inverse des rois de France et d'Angleterre, qui étaient représentés par des ambassades. Il était impossible aux trois princes de se rencontrer personnellement, car le contentieux qui les séparait était trop profond, voire carrément personnel : Henry VI et Charles VII se considéraient chacun comme le roi de France ; quant à Philippe le Bon, il ne pouvait souffrir d'être mis en présence de Charles VII, qu'il considérait comme le meurtrier de son père Jean sans Peur¹⁰⁹. Le différend franco-anglais ne fut pas résolu à Arras, mais cette conférence mit un terme au conflit entre Armagnacs et Bourguignons.

Si la paix des Dames mit effectivement en présence deux princesses, elle est en même temps une non-rencontre de souverains – voire une rencontre en négatif. La véritable entrevue au sommet aurait été celle réunissant Charles Quint et François I^{er} – comme cela était d'ailleurs arrivé quatre ans plus tôt, lorsque le roi de France était prisonnier de l'empereur, et comme cela se passera encore, à deux reprises, une dizaine d'années plus tard¹¹⁰. L'entrevue de Cambrai était une stratégie d'évitement : elle eut lieu spécialement parce que la « vraie » rencontre entre princes n'était pas possible.

Pour paraphraser les arguments avancés par Gilbert Bayard, envoyé de Louise de Savoie pour convaincre Marguerite d'Autriche de parlementer avec elle, Charles Quint et François I^{er} ne pouvaient se rencontrer à cause du passif qui existait entre eux suite à la détention du roi de France par l'empereur ; à cause des défis de duels qu'ils s'étaient lancés et qui n'avaient pas eu de suite ; à cause de tous les alliés du roi de France qu'il aurait fallu insérer dans une conférence de paix « directe », ce qui aurait prolongé les débats interminablement ; à cause enfin de l'impossibilité de trouver un médiateur convenable, le roi d'Angleterre comme le pape étant trop impliqués par leurs propres intérêts¹¹¹.

AUX GRANDS MAUX, LES REMÈDES NOVATEURS

Les historiens s'accordent pour dire que la paix des Dames est une initiative des deux femmes¹¹². Or, les deux souverains se laissèrent convaincre et choisirent aussi de leur plein gré d'envoyer leur mère et leur tante au front pour régler une situation désespérée. Cette configuration n'est pas sans rappeler un phénomène que la presse cite de plus en plus fréquemment, quelque 490 ans après la paix des Dames : celui de la « falaise de verre¹¹³ ». Venue du management, cette notion a été symétriquement baptisée d'après le plus connu « plafond de verre ». Elle désigne la tendance qu'ont les entreprises en crise ou les partis politiques en difficulté à nommer des femmes à leur tête alors que ce choix ne serait pas effectué en temps normal. Cette désignation inattendue, qui prend place précisément au moment où le risque d'échec est le plus élevé, peut s'expliquer selon certains chercheurs par certaines qualités supposées « féminines » (empathie, tact, prudence) pouvant limiter les dégâts du naufrage, tandis que d'autres privilégient la piste du bouc émissaire – voire de la victime sacrificielle. Certains, enfin, estiment que cette stratégie peut s'avérer gagnante dans tous les cas. En effet, il n'est pas impossible qu'elle mène à un succès ; et, si ce n'est pas le cas, l'entreprise ou le parti bénéficiera des circonstances atténuantes et de la sympathie que lui aura valu sa politique égalitaire et progressiste¹¹⁴.

Cette dernière interprétation pourrait s'appliquer à la rencontre de Cambrai. Pour François I^{er} et Charles Quint, se faire représenter par ces deux femmes permettait de sortir de l'impasse et de négocier sans perdre la face : les souverains cédaient à l'insistance d'une mère et d'une tante, que l'on pourrait toujours désavouer au moment de rompre les promesses signées¹¹⁵. Il ne fut pas nécessaire d'en arriver là, puisque la paix des Dames fut un succès.

L'entrevue de Marguerite d'Autriche et de Louise de Savoie fut une rencontre diplomatique lors de laquelle la paix fut non seulement négociée, mais aussi publiquement célébrée – deux étapes qui sont souvent dissociées. La phase de la négociation était particulière à plus d'un titre. L'essentiel de la diplomatie de l'époque se pratiquait par le truchement d'ambassadeurs. Dans des cas plus rares, les princes négociaient directement l'un avec l'autre, ou alors ils envoyaient leur « bras droit » parlementer avec l'autre souverain, comme le cardinal Wolsey mandé en ambassade par Henry VIII auprès de Charles Quint en 1521¹¹⁶. La configuration de la paix des Dames était à cet égard unique : les souverains ne dialoguaient pas directement, mais c'étaient des personnes princières qui servaient d'intermédiaire – qui plus est, deux femmes.

Quant à la ratification du traité, elle survenait souvent bien après sa négociation, à plus forte raison que les souverains ne participaient que rarement à cette dernière. Les cérémonies de réconciliation impliquant directement les princes, telles celles qui marquèrent la guerre de Cent Ans et le conflit entre les Armagnacs et les Bourguignons¹¹⁷, n'avaient plus cours dans la seconde moitié du xv^e siècle. À la fin du siècle, les trois grands traités que Charles VIII avait conclus en 1492-1493 avec des princes étrangers¹¹⁸ ne firent l'objet d'aucune rencontre et furent signés à distance par les deux parties. Il devint rare que la ratification d'une paix se fasse en présence des princes concernés ; celle signée en 1501 à Blois par Louis XII et Philippe le Beau, qui représentait à cette occasion son père, l'empereur Maximilien, fait à cet égard figure d'exception¹¹⁹.

Certes, la paix de Cambrai fut ratifiée par l'empereur à Plaisance (pour le traité avec la France), puis à Bologne (pour le traité avec l'Angleterre) ; par François I^{er} à Paris et par Henry VIII à Greenwich¹²⁰. Mais ces cérémonies étaient secondaires par rapport à la célébration qui mit publiquement en scène les négociatrices main dans la main : ce fut celle-ci qui fut rapportée par les livrets imprimés relatifs à cette paix.

La teneur même de ces opuscules peut d'ailleurs nous éclairer sur la nature de la rencontre de Cambrai aux yeux de ses contemporains. Les pièces d'actualité qui étaient publiées à cette époque (à l'initiative des imprimeurs et non du pouvoir, il faut le préciser), pouvaient porter sur différents sujets, que Marion Pouspin répartit en quatre grandes familles thématiques : l'actualité politique et militaire, les cérémonies princières, les faits divers et l'actualité religieuse¹²¹. À la première catégorie, celle de l'actualité politique, appartient la publication *in extenso* de traités de paix, de mariages ou de trêves – généralement négociés sans pompe par des ambassadeurs. À la seconde catégorie, celle des livrets de cérémonies, appartiennent les récits de rituels royaux et princiers, au rang desquels figurent les rencontres entre princes¹²². Selon leur teneur, les grands événements politiques et curiaux étaient rapportés par un genre de livret ou par l'autre – mais pas par les deux.

Seule la paix des Dames fait exception : certains des imprimés lui étant consacrés retranscrivent le traité lui-même¹²³, tandis que d'autres donnent un récit de la rencontre entre les deux négociatrices et de la célébration de la paix¹²⁴. Le texte le plus complet, celui de Jehan Thibault représente même une hybridation entre ces deux types de publications d'habitude séparés : d'abord une narration de la rencontre, puis une retranscription des articles du traité¹²⁵. Ces particularités documentaires, inédites jusqu'alors, reflètent l'unicité absolue de la rencontre de Cambrai : un sommet diplomatique paré des attributs d'une rencontre entre princes – qui n'en est pas vraiment une, puisque les principaux intéressés ne s'y retrouvent pas, mais qui convoque toutefois la symbolique usuellement déployée dans ces « moments d'intensité particulière¹²⁶ ». Une solution sur mesure pour régler un conflit inextricable, avec un succès inespéré, d'ailleurs, puisque la paix des Dames dura sept ans – soit la plus longue période sans guerre du règne de François I^{er}.

NOTES

- 1 › Cet article s'inscrit dans un projet de recherche que je mène sur les rencontres entre princes depuis la guerre de Cent Ans jusqu'à la fin des Guerres d'Italie. Il est soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, institution que je remercie ici.
- 2 › À leur sujet, voir l'article de Mary Beth Winn dans ce volume.
- 3 › Ces informations figurent dans les contributions du présent ouvrage ainsi que dans Russell, 1992, p. 94-152.
- 4 › Pour les rencontres princières à l'époque médiévale, voir Voss, 1987 ; Kolb, 1988 ; Contamine, 1997 ; Schwedler, 2007 ; Péquignot, 2009b, p. 397-454 ; Moeglin et Péquignot, 2017, p. 155-233.
- 5 › Schwedler, 2007, p. 427. Contamine, 1997, p. 274-275, donne une liste de rencontres du xv^e siècle dont les résultats furent franchement mitigés ; voir aussi *ibid.*, p. 280.
- 6 › Russell, 1986, p. 67-69 et p. 79-80.
- 7 › La citation est de Moeglin et Péquignot, 2017, p. 227.
- 8 › Pour les rencontres au sommet de la Renaissance, voir Bély, 1997 ; Rubello, 2017.
- 9 › Rubello, 2017, p. 142-143, énumère les principales d'entre elles.
- 10 › Comme la rencontre de Louis XIV et de Philippe IV pour le traité des Pyrénées, en 1659.
- 11 › Babeau, 1903, p. 133-146 ; Bély, 1997, p. 106-108 ; Cont, 2015, p. 77-109 ; Rubello, 2017, p. 159-160. Les rencontres princières de l'Ancien Régime font actuellement l'objet d'un projet de recherche dirigé par Jean-Marie Le Gall.
- 12 › Au sujet des femmes diplomates au Moyen Âge, voir Offenstadt, 2001, p. 317-333 ; Offenstadt, 2007, p. 112-127.
- 13 › Blockmans, 2005, p. 97 ; Hemptinne, 2010, p. 23-24.
- 14 › Fletcher, 2018, p. 111.
- 15 › Blockmans, 2005, p. 98.
- 16 › Voir l'article d'Eva Pibiri dans le présent volume.
- 17 › Gaude-Ferragu, 2014, p. 173.
- 18 › Chatenet et Girault, 2010.
- 19 › Voir la contribution de Jean-Paul Hoyois dans le volume.
- 20 › <http://bechdeltest.com> (consulté le 24 juillet 2019).
- 21 › Russell, 1992, p. 138 ; Fletcher, 2018, p. 111.
- 22 › Sur l'élaboration par Anne de France d'une « tradition féminine de la diplomatie », voir Adams, 2015b, p. 30.
- 23 › David-Chapuy, 2016, p. 510.
- 24 › Russell, 1992, p. 97 et 103.
- 25 › Même si les dimensions de la Maison de Louise (jusqu'à 295 personnes) et les funérailles qui lui furent accordées n'étaient pas loin d'être royales. Brioiſt, Fagnart et Michon, 2015b, p. 15.
- 26 › Michon, 2015, p. 103-104 et 113-114.
- 27 › « a political entity of her own right ». Welzel, 2005, p. 111.
- 28 › Russell, 1992, p. 98-100 ; Blockmans, 2005, p. 99-100.
- 29 › Chatenet et Girault, 2010, p. 40, 46, 48 et 61.
- 30 › Anglo, 1969, p. 114.
- 31 › Giry-Deloison, 2005, p. 172.
- 32 › Zvereva, 2015, p. 21-22.
- 33 › Welzel, 2005, p. 108-109 ; Matthews, 2010, p. 151-152.
- 34 › Hemptinne, 2010, p. 14-16.
- 35 › Ainsi, en 1439, quand Isabelle de Portugal se rendit à Oye pour négocier – pour le compte de son mari Philippe le Bon – avec son oncle le cardinal Henri Beaufort, évêque de Winchester, elle était accompagnée de sa nièce Agnès de Clèves. Contamine, 2017, p. 107-108.

- 36 › Louise de Savoie aurait aimé y aller elle-même, mais n'osant priver le royaume de gouvernement, elle avait envoyé sa fille à sa place. David-Chapy, 2016, p. 510.
- 37 › Le Gall, 2005, p. 268, 306-307 et 362.
- 38 › Russell, 1986, p. 78-79 ; Offenstadt, 2007, p. 149-164 ; Moeglin et Péquignot, 2017, p. 169-182. Voir également l'article d'Eva Pibiri dans ce volume.
- 39 › Péquignot, 2009b, p. 407.
- 40 › Montaigne, *Les Essais*, I, 13, cité par Rubello, 2017, p. 150.
- 41 › Russell, 1992, p. 114-115 ; Bély, 2007, p. 35.
- 42 › Robertson, 1960, p. 170.
- 43 › 6 000 personnes sont évoquées du côté anglais et 3 000 du côté français. Russell, 1969, p. 48-50 ; Giry-Deloison et Leterrier, 2012, p. 43.
- 44 › À la suite du roi (composée de 6 000 à 12 000 personnes, selon les témoignages du temps), il fallait encore ajouter celle du pape lui-même. Rubello, 2012, p. 109-113.
- 45 › Platelle, 1976, p. 368-369.
- 46 › Russell, 1992, p. 115-120. Le livret contemporain *Les Triumphes de Cambray*, f^o 16^{ro}, évoque quant à lui une affluence de 5 000 personnes. Voir aussi à ce propos la contribution de Laure Fagnart et Nicolas Le Roux dans le présent volume.
- 47 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{ss} 4^{vo}-5^{ro} et 10^{vo} ; *Les Triumphes de Cambray*, f^o 16^{ro}.
- 48 › Au sujet des mesures de sécurité lors des rencontres princières, voir Moeglin et Péquignot, 2017, p. 183-190 ; Rubello, 2017, p. 152-157.
- 49 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{ss} 5^{vo} et 6^{ro} ; *Les Grandes triumphez*, f^o 2^{vo}.
- 50 › Rubello, 2017, p. 152-155.
- 51 › Russell, 1992, p. 119.
- 52 › Péquignot, 2009a, p. 713.
- 53 › Contamine, 1997, p. 286-287.
- 54 › Giry-Deloison, 2005, p. 172 et 180-185.
- 55 › Cette volonté de créer un « no man's land » pour la rencontre est clairement illustrée par le nombre important de rencontres princières se déroulant sur des ponts ou sur l'eau. À ce propos, Schneider, 1979.
- 56 › Bély, 2007, p. 37 ; Le Person, 2005, p. 22.
- 57 › *Les Triumphes de Cambray*, f^o 2^{vo} ; Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 5^{vo} ; Russell, 1992, p. 120-121.
- 58 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 6^{vo} ; *Les Triumphes de Cambray*, f^o 5^{ro}.
- 59 › Brero, 2017, p. 352-353.
- 60 › Terlinden, 1960, p. 42-43.
- 61 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 7^{vo}.
- 62 › *Ibid.*, f^{ss} 4^{ro}-5^{ro} et 8^{vo}-9^{ro} ; *Les Triumphes de Cambray*, f^{ss} 1^{vo}-2^{ro}.
- 63 › Au sujet des entrées offertes en France aux princes étrangers, voir Chatenet et Girault, 2010, p. 10-11.
- 64 › Même si François I^{er} recevra solennellement les clés d'une porte de Cambrai, la porte Saint-Georges, alors que les Impériaux disposaient de celles de la porte Robert.
- 65 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{ss} 4^{vo} et 5^{ro}. L'auteur utilisera les mêmes termes pour l'arrivée de François I^{er}, *ibid.*, f^o 9^{ro}.
- 66 › Moeglin et Péquignot, 2017, p. 206.
- 67 › Hamy, 1898, p. XXI.
- 68 › Nevejans, 2015, p. 39-43.
- 69 › Paviot, 1996, p. 90.
- 70 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 5^{vo}.
- 71 › Chatenet et Girault, 2010, p. 58-59, font un constat semblable pour la rencontre de Blois en 1501.
- 72 › Sur le déroulement du mois qui suivit leur arrivée, voir Russell, 1992, p. 122-135 et, dans le présent volume, la contribution de Laure Fagnart et Nicolas Le Roux.
- 73 › Offenstadt, 2007, p. 165-185, ici p. 177.

- 74 › *Les Triumphe de Cambray*, f^{os} 6v^o-7r^o.
- 75 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{os} 6v^o et 7r^o.
- 76 › Offenstadt, 2007, p. 163.
- 77 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 6r^o.
- 78 › Sur la symbolique de la colombe, voir Paravicini Bagliani, 2016, p. 5-21.
- 79 › *Les Triumphe de Cambray*, f^o 9r^o.
- 80 › La paix était une plaquette ouvragée d'ivoire, de bois ou de métal représentant habituellement un sujet de la Passion ; le célébrant la donnait à baiser aux fidèles avant la communion.
- 81 › *Les Triumphe de Cambray*, f^{os} 10v^o-11r^o ; Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 7r^o ; Russell, 1992, p. 132. Ce ballet diplomatique avait déjà été observé à Calais en 1360, lorsque les rois de France et d'Angleterre jurèrent le traité de Brétigny. L'officiant apporta la paix à Jean II le Bon, qui la remit à Édouard III, qui refusa à son tour. Les deux rois finirent en s'embrassant l'un l'autre. Offenstadt, 2007, p. 178.
- 82 › *Les Triumphe de Cambray*, f^o 11r^o. Selon Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 7r^o, elles jurèrent « sus le Saintes Evangiles et sus la Sainte Croix ».
- 83 › Russell, 1992, p. 132.
- 84 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^o 7v^o.
- 85 › *Ibid.*, f^o 8r^o. Voir aussi *Les Triumphe de Cambray*, f^o 12r^o ; Russell, 1992, p. 132-133.
- 86 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{os} 8v^o et 8r^o. Voir aussi *Les Triumphe de Cambray*, f^{os} 12v^o-13r^o.
- 87 › À leur sujet, voir Moeglin et Péquignot, 2017, p. 217-218 ; pour celles qui célébraient plus spécifiquement la paix, voir Offenstadt, 2007, p. 287-305.
- 88 › Brero, 2017, p. 551.
- 89 › Comme à l'occasion de l'entrevue entre Charles le Téméraire et l'empereur Frédéric III à Trèves en 1473. Ehm-Schnocks, 2008, p. 241.
- 90 › Oschema, 2006, p. 398-474 ; Offenstadt, 2007, p. 206-208.
- 91 › Anglo, 1969, p. 147.
- 92 › Le Person, 2005, p. 21.
- 93 › Carré, 1993 ; Moeglin et Péquignot, 2017, p. 208-209.
- 94 › Ainsi, quand Marguerite d'Autriche arriva en Espagne en 1497 pour son mariage avec l'infant Juan, sa belle-mère Isabelle de Castille l'embrassa plusieurs fois. Voir Nevejans, 2015, p. 47.
- 95 › Offenstadt, 2007, p. 24. Pour les émotions affichées par les princes lors de la conclusion d'une paix, *ibid.*, p. 193-205, et pour les baisers, *ibid.*, p. 208-212. Voir aussi Moeglin et Péquignot, 2017, p. 209-210.
- 96 › Anglo, 1969, p. 190.
- 97 › Bély, 1997, p. 104.
- 98 › Contamine, 1997, p. 277-278. Sur la communion partagée par les princes, voir Offenstadt, 2007, p. 179-183.
- 99 › Jehan Thibault, *La Triumphe*, f^{os} 8v^o et 9r^o ; *Les Triumphe de Cambray*, f^{os} 14r^o-15r^o.
- 100 › Moeglin et Péquignot, 2017, p. 183.
- 101 › Jehan Thibault, *La Triumphe de la paix*, f^{os} 9v^o et 10r^o.
- 102 › Lors des messes auxquelles assistaient deux princes, l'offrande était aussi un moment clé, comme l'ont montré Chatenet et Girault, 2010, p. 11-12 et 62-63.
- 103 › Georges Chastelain, *Chronique*, t. 4, p. 312-313.
- 104 › Olivier de La Marche, *Mémoires*, t. 2, p. 93.
- 105 › Comme la rencontre de Trèves entre Frédéric III et Charles le Téméraire, qui s'étendit du 30 septembre au 25 novembre 1473, ou celle de Charles Quint et de Clément VIII pour le couronnement impérial à Bologne, du 5 novembre 1529 au 22 mars 1530.
- 106 › *Les Triumphe de Cambray*, f^o 15v^o.
- 107 › Russell, 1992, p. 125-131.
- 108 › Dickinson, 1955 ; Arras et la diplomatie européenne, 1999.

- 109 › Moeglin et Péquignot, 2017, p. 224.
- 110 › Les deux hommes se rencontrèrent à nouveau à Aigues-Mortes en 1538 et lors du voyage que l'empereur fit en France en 1539-1540.
- 111 › Russell, 1992, p. 106-107 ; Fletcher, 2018, p. 114 et 126.
- 112 › Russell, 1992, p. 103, 105-106 ; Michon, 2015, p. 113.
- 113 › Ryan et Halsam, 2005.
- 114 › https://en.wikipedia.org/wiki/Glass_cliff (consulté le 19 juillet 2019).
- 115 › Russell, 1992, p. 103 et 107.
- 116 › Anglo, 1969, p. 174-176.
- 117 › Le traité de Brétigny (1360), la paix de Chartres (1409), la paix d'Auxerre (1412) et le traité de Troyes (1420) firent tous l'objet de cérémonies publiques mettant simultanément en scène les princes signataires. Moeglin et Péquignot, 2017, p. 165-166.
- 118 › Étaples avec Henry VII, Senlis avec Maximilien d'Autriche et Barcelone avec Ferdinand II d'Aragon. *Ibid.*, p. 230.
- 119 › Chatenet et Girault, 2010, p. 59.
- 120 › Russell, 1992, p. 135-136.
- 121 › Pouspin, 2016, p. 159.
- 122 › Sur ces deux types d'imprimés, voir *ibid.*, p. 160-189. Pour ne pas alourdir la bibliographie, je me contente de renvoyer ici à l'article que je prépare sur les imprimés portant sur les rencontres entre princes durant les Guerres d'Italie.
- 123 › Voir l'article de Mary Beth Winn.
- 124 › *Ibid.*
- 125 › Jehan Thibault, *La Triumphe*.
- 126 › Selon l'expression de Moeglin et Péquignot, 2017, p. 159.